

## 2<sup>ème</sup> conférence

# Pourquoi le « sacerdoce ministériel » est-il réservé aux hommes ?

le 21 novembre 1993

---

Cette année-ci nous avons opté pour des sujets particulièrement délicats et difficiles. Comprenons donc bien dans quelle perspective nous essayons de les traiter, en voyant bien la complexité des problèmes, en rappelant la doctrine de l'Eglise — nous voulons être pleinement d'Eglise — et en essayant de comprendre que ces directives et décisions de l'Eglise relèvent d'un regard de sagesse, et toujours de la sagesse de la Croix, plus ou moins immédiatement (ce qui est normal).

Le sujet d'aujourd'hui est traité d'une manière assez complète dans un document de la Congrégation pour la doctrine de la foi : *Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel*<sup>1</sup>. Ne disons pas que c'est une question qui reste pour l'Eglise avec un point d'interrogation. L'Eglise est très nette sur ce point. Le document auquel nous nous référons est bien fait ; mais, comme tout document, il n'est pas exhaustif, de sorte que nous ne nous y attarderons pas trop ici, d'autant plus que tous peuvent le lire. Et c'est un document qu'on *doit* avoir lu, si on veut être aujourd'hui un catholique averti de l'enseignement de l'Eglise. C'est très net, c'est simple, c'est écrit sans passion. En effet on pourrait se dire : « Il n'est pas étonnant que l'Eglise dise cela, elle a toujours été gouvernée par un homme ! ». Oui, c'est vrai, depuis Jésus, et personne n'y changera rien parce que cela relève de la sagesse de Dieu. Pourquoi le Sauveur est-il Dieu et homme ? Grand mystère... Et cela n'enlève rien à la grandeur de la femme ; au contraire, puisque dans sa sagesse Dieu a voulu avoir une mère !

C'est peut-être cela qui est le plus extraordinaire : Marie est la Mère de Dieu, et l'Eglise a très vite voulu cette affirmation : Marie est *Théotokos*, Mère de Dieu. En définitive (c'est par là que nous terminerons), c'est le mystère de Marie qui peut seul nous donner les vraies raisons pour lesquelles l'Eglise considère que c'est une tentation pour la femme de loucher sur le sacerdoce ministériel. L'Eglise, avec son sens maternel, dit : « Ne perdez pas de temps », « Vous risquez de perdre là beaucoup de temps ». Aujourd'hui, on sait que quand on se trompe sur une autoroute, c'est un peu terrible ! On ne peut pas faire marche arrière, on essaie par tous les moyens, on devra faire des kilomètres avant de pouvoir revenir là où on s'est trompé... Dans la culture d'aujourd'hui, les autoroutes sont un signe. On n'accepte plus que le Pape soit infaillible et on voudrait que tout le monde soit infaillible, ne se trompe jamais, alors que le pauvre être humain se trompe constamment.

L'Eglise, avec son sens maternel, voudrait que ses enfants ne se trompent plus, parce que ces pertes de temps sont quelque chose de terrible. La grande tactique du démon, c'est de nous faire perdre du temps, et plus on s'approche du terme — et nous sommes peut-être très proches du terme —, plus le démon s'agite, parce que lui est plus intelligent que nous pour découvrir les « signes des temps »<sup>2</sup>. Et l'Apocalypse nous montre que plus

---

<sup>1</sup> *Documentation catholique*, 20 février 1977.

<sup>2</sup> Mt 16, 3.

on s'approche du terme, plus le démon sait que ses jours sont comptés<sup>3</sup> — et il s'agite. Le démon est le prince de l'agitation, il est le prince du mensonge et de l'agitation, celui qui ne demande qu'à pervertir non seulement notre cœur mais aussi notre intelligence. Il ne peut rien par rapport aux vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité (cela, c'est pour lui un mur, il n'y comprend plus rien !); mais la foi, l'espérance et la charité sont reçues dans notre intelligence et dans notre volonté, et elles ont besoin de croître, de grandir, et elles ont pour cela des nourritures qui leur sont propres. Le démon essaie donc de nous détourner de la foi, de l'espérance et de l'amour en empoisonnant à sa manière les nourritures, en nous faisant regarder des choses secondaires pour oublier les choses premières.

Il y a aujourd'hui des chrétiens qui quittent l'Eglise catholique parce qu'elle n'accepte pas le sacerdoce des femmes. Cette agitation du démon est terrible parce qu'elle empêche de contempler, elle empêche de remonter à la source de la vie chrétienne. Plus les problèmes sont complexes, plus nous agissons notre psychologie. Un des grands maux de notre monde d'aujourd'hui est de vouloir donner la solution de tous les problèmes théologiques en faisant appel à la psychologie. Or la psychologie ne peut pas regarder l'homme dans sa plénitude, elle est toujours abstraite; elle dit qu'elle est concrète parce qu'elle touche notre *conditionnement* concret, mais le conditionnement concret n'est pas l'acte humain, il n'est pas l'acte dans sa plénitude. L'acte humain ne peut être un acte véritablement humain que si on regarde la *finalité*, et c'est par là qu'il peut être transformé par la grâce, par la foi, l'espérance et la charité. Il est capital de comprendre cela.

La revendication du sacerdoce pour les femmes s'appuie sur l'anthropologie, vue d'un point de vue purement humain et psychologique. Il faut se le rappeler dès le point de départ, et comprendre aussi que le grand mal de notre monde d'aujourd'hui, c'est le primat de l'efficacité sur la finalité: l'amour est constamment mis en veilleuse pour que l'efficacité passe devant. Il est évident que du point de vue apostolique — si on cherche l'efficacité —, l'accès des femmes au sacerdoce entraînerait peut-être *momentanément* une efficacité nouvelle assez étonnante; mais très vite on s'apercevrait qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le sens de l'Evangile, dans le sens du primat de l'amour. La grande tentation aujourd'hui pour tous les prêtres — qu'ils soient religieux ou prêtres diocésains — est de courir après l'efficacité en premier lieu; au bout d'un certain temps, inmanquablement, l'aspect humain réapparaît dans toute sa force et on n'est plus un pur instrument du Christ; car pour être de purs instruments du Christ il faut la pauvreté et le primat de l'amour. Mais au lieu d'être de vrais instruments du Christ on cherche l'efficacité et même, très souvent, la gloire humaine. On ne l'avoue pas, mais la gloire humaine est sous-jacente: on veut faire *son* œuvre, et dès qu'on fait *son* œuvre on ne fait plus l'œuvre du Christ — alors que si on est instrument on fait l'œuvre du Christ en premier lieu.

Thomas d'Aquin donne une définition merveilleuse de l'instrument: à la différence de celui qui agit selon sa vision à lui, c'est-à-dire qui fait son œuvre propre, l'instrument regarde en premier lieu les intentions de la cause principale dans les mains de laquelle il se trouve<sup>4</sup>; pour être un vrai instrument, un instrument divin, il doit contempler la volonté de Jésus, et de Jésus crucifié, et donc le mystère de la sagesse de la Croix<sup>5</sup>. Hélas, c'est cette sagesse de la Croix qu'on ne veut plus contempler, qu'on n'accepte plus de contempler, alors que c'est cette sagesse de la Croix qui nous donne la seule véritable lumière permettant de saisir pourquoi on exige du prêtre le célibat. Si l'Eglise catholique refuse le sacerdoce aux femmes, c'est en raison du mystère de la sagesse de la Croix. C'est la seule raison. Il n'y en a pas d'autres; il peut y avoir toutes sortes de raisons secondes, mais toutes se ramènent à celle-là.

Le document de l'Eglise auquel nous nous référons montre que si l'Eglise a pris cette décision si nette, c'est d'abord au nom de la Tradition. Au Concile, on a voulu que ce soit remis entre les mains du Souverain

---

<sup>3</sup> Ap 12, 12.

<sup>4</sup> Voir (entre autres) *Somme théologique*, III, q. 62, a. 1; 64, a. 8, ad 1; *Contra Gentiles*, IV, ch. 36, 77...

<sup>5</sup> Cf. 1 Co, ch. 1 et 2.

Pontife, pour ne pas entrer dans une bataille inutile. Sur certains points le Concile, tout en maintenant les décisions traditionnelles de l'Eglise, s'en est remis au Saint-Père. Le Saint-Père a demandé à certaines commissions d'exégètes, d'historiens, — qui ont été constituées avec beaucoup de soin — d'examiner la position traditionnelle de l'Eglise. Or la Tradition de l'Eglise est unanime sur ce point. On reconnaît qu'il y a eu du temps de saint Irénée<sup>6</sup> des sectes qui, de fait, voulaient le sacerdoce pour les femmes, mais que saint Irénée (au début de la Tradition) a été farouche. Le sacerdoce ministériel relève directement du Christ, c'est lui qui nous a aimés le premier — *Ipse prior dilexit nos*<sup>7</sup> — et c'est lui qui appelle au sacerdoce. A-t-on la vocation du sacerdoce ministériel ? Ce n'est pas nous qui en décidons, c'est l'Eglise qui appelle, et qui appelle par l'Evêque — et, pour les religieux, par la médiation de la vie religieuse. Et dans la vie religieuse cet appel n'est pas premier. Quand un jeune demande à entrer dans la Communauté Saint-Jean, je lui demande toujours : « Est-ce premièrement pour suivre Jésus “ partout où il va ”<sup>8</sup>, jusqu'à la Croix, avec saint Jean ? ». Jésus n'a pas dit à Pierre : « Tu seras prêtre » — du reste Pierre n'aurait rien compris. Il lui a dit : « Suis-moi ». La vocation chrétienne consiste premièrement — et tout est là — à suivre Jésus partout où il va, et non pas à être prêtre — parce que si c'était premièrement être prêtre, ce serait premièrement aussi être évêque, et premièrement être cardinal, et premièrement être pape ! Ce n'est pas cela, la vocation chrétienne. Nous avons tous rêvé, quand nous étions gosses, d'être pape ou général ! Le Pape est élu... mais il n'y a rien d'enviable... Le Pape est élu, le prêtre lui aussi est choisi, il est choisi par l'Evêque. Ce n'est pas lui qui décide, ni sa mère ni sa grand-mère. C'est l'Eglise, par l'Evêque ; et donc ce sont les apôtres, c'est Jean, c'est Pierre qui décident ; et en dernier lieu c'est le Christ : « Fais paître mes brebis »<sup>9</sup>.

On oublie trop, dans le monde d'aujourd'hui, que notre vie chrétienne — sanctifiée par le baptême — repose sur notre foi dans le Christ : on est chrétien si on a choisi Jésus comme étant notre Sauveur, comme étant pour nous l'Envoyé du Père, comme étant pour nous le Fils de Dieu. Si on voit cela comme première vocation tout le reste se relativise, parce que c'est tellement grand, tellement plus grand que tout le reste ! Notre sainteté, c'est d'être enfant de Dieu. Nous sommes prédestinés non pas à être prêtre (encore moins à être pape), mais à être enfant bien-aimé du Père dans le cœur de Jésus et dans le cœur de Marie. On est prédestiné à être enfant de Dieu. La prédestination, c'est le regard éternel du Père sur nous ; et rejoindre ce regard du Père sur nous nous donne une foi contemplative : actuellement, dans la foi, je rejoins ce regard du Père sur moi, ce regard de Jésus sur moi, ce regard de Marie sur moi, et c'est ce regard qui me donne la force d'être chrétien.

Le premier grand argument de l'Eglise, l'argument massif, est donc la Tradition. Le concile de Trente et Vatican II ont l'un et l'autre rappelé qu'il y a deux sources d'inspiration par où nous sommes directement sous la motion de l'Esprit Saint (auteur principal de l'une et l'autre) : l'Ecriture et la Tradition. Et on a laissé aux théologiens le soin de discerner l'ordre à établir entre l'Ecriture et la Tradition. Mais une chose très simple à comprendre : Jésus n'a pas voulu écrire lui-même son Evangile. Si nous avions pu donner un conseil à Jésus, nous lui aurions tous dit d'écrire tous les soirs ce qu'il avait fait dans la journée, et de demander à Pierre, Jean et Jacques de contresigner. On aurait ainsi un « Evangile de Jésus Christ écrit par lui-même », avec Pierre, Jean, Jacques pour certifier que c'est bien ainsi. On aurait encore discuté, c'est évident, mais on aurait discuté beaucoup moins ! Ce qui est terrible, c'est que Jésus semble avoir oublié cela !... Mais en fait d'oubli, c'est voulu par Dieu. Pourquoi ? Pour nous faire confiance. Jésus nous a fait cette confiance. Il ne veut pas nous traiter en petits enfants de l'école maternelle ; il veut nous traiter en amis, et l'ami ne cherche que les intentions de son

---

<sup>6</sup> Pour nous saint Irénée est très important : il est disciple de Polycarpe, qui est lui-même disciple de Jean, et Irénée est Evêque de Lyon ! L'Eglise de France a ce privilège, d'être rattachée à saint Jean d'une manière très particulière. La France, fille aînée de l'Eglise, est héritière de saint Jean, et donc de Marie, en ligne directe. C'est grand, cela.

<sup>7</sup> 1 Jn 4, 10.

<sup>8</sup> Cf. Ap 14, 4.

<sup>9</sup> Jn 21, 15-17.

ami — c'est le propre de l'ami. Notre vie chrétienne est une vie *d'amitié* avec Jésus. Or le propre de l'ami comme le dit saint Thomas<sup>10</sup>, est de communiquer à son ami les secrets de son cœur. Quand l'ami est présent son ami est dans la joie, il ne jeûne plus<sup>11</sup>. Quand l'ami est présent on lui communique directement les secrets parce que la parole vivante est plus que l'écrit (ce qu'aujourd'hui, hélas, dans notre culture, nous avons beaucoup de peine à comprendre). Toutes nos déviations viennent de ce que l'amour n'est plus ce qu'il y a de premier. Quand on aime vraiment, la parole vivante est plus que l'écrit. Du point de vue juridique c'est l'écrit qui est important, mais nous sommes des enfants de Dieu ; nous devons donc acquérir les mœurs de Dieu, et non pas les mœurs humaines ; les mœurs humaines, nous devons les comprendre et les dépasser.

Pourquoi la parole vivante n'est-elle plus première ? Parce que le démon, prince du mensonge, est là pour supprimer la confiance, pour falsifier. Et on falsifie aussi les écrits. Et au-delà de l'écrit, on développe une herméneutique qui fait de très grands ravages. Tout est là ; il faut voir les choses à leur racine, autrement on ne comprend rien. Parce que la parole vivante est première, la Tradition est première. La Tradition, c'est la parole de Dieu gardée dans le cœur des saints, et c'est aussi le silence — mais il y a aussi la condamnation explicite prononcée par saint Irénée et par plusieurs autres (voir le document). On constate que constamment l'Eglise a dit non au sacerdoce des femmes, et que l'argument principal est la Tradition, qui repose sur le mystère de Jésus, qui a institué l'Eucharistie le Jeudi Saint, à la veille de sa mort, comme testament.

C'est grave, de toucher au testament du Christ. Déjà le testament d'une mère, d'un père, est chose sacrée : on n'ose pas y toucher et on sait que si on y touche on n'est plus un fils. Combien plus le testament de Jésus ! Jésus a institué l'Eucharistie la veille de sa mort précisément pour que ce soit donné comme un secret et un testament d'amour. Et à la fin de l'institution de l'Eucharistie il a dit aux Douze : « Faites ceci en mémoire de moi ». Ce n'est pas à Marie qu'il a adressé cette parole. Elle était sûrement là, mais pas autour des Douze. C'est merveilleux, l'humilité de Marie, c'est incroyable... Marie savait que sa maternité divine était plus que le sacerdoce sacramentel, ministériel. Elle savait que sa maternité divine était quelque chose de plus grand et de plus divin, mais qui exigeait une extrême pauvreté. Marie est une mère qui a accepté de n'avoir *aucun* droit sur son fils bien-aimé, d'être l'instrument de l'Esprit Saint et du Père. Elle est là auprès de Jésus et elle s'efface au moment de l'institution de l'Eucharistie, tout en sachant qu'au plus intime de son cœur (je crois qu'on peut le dire) Jésus institue l'Eucharistie en premier lieu pour elle, pour la remercier. « Eucharistie » signifie « action de grâces » : il la remercie d'être sa Mère.

Cherchons bien dans l'Écriture à quel moment Jésus a remercié sa Mère... Quand il guérit les lépreux et qu'ils ne viennent pas le remercier (seul le Samaritain est venu remercier) Jésus fait une remarque : « Et les neuf autres, où sont-ils ? »<sup>12</sup>. Jésus a un cœur d'homme, et un homme est toujours sensible aux remerciements qu'on lui adresse — les vraies épouses le savent. Il y a une sensibilité masculine particulière et très radicale ; si vous ne remerciez jamais un homme de ce qu'il a fait, il ne saura pas si vous l'aimez (c'est un peu triste mais c'est comme cela, cela fait partie du conditionnement de l'homme). Jésus est bien sûr au-delà du conditionnement, mais il a le sens de l'action de grâces dans toute sa pureté, et a remercié Marie dans l'institution de l'Eucharistie, j'en suis convaincu. Ce n'est pas dit en théologie scientifique ; c'est un secret, puisque l'Eucharistie est un secret, le secret des chrétiens et le secret de Marie, le secret de Jésus pour Marie.

Marie a formé le corps de Jésus ; alors, la remercier d'une manière unique, c'est lui donner le centuple, et bien plus que le centuple, quelque chose d'infiniment plus grand. Marie, en effet, est une créature, une créature toute sainte, admirable, au-delà des chérubins et des séraphins, au-delà de tous les anges, mais elle est une créature, et le sang qu'elle a donné à Jésus pour la formation de son corps est celui d'une créature. Mais la

---

<sup>10</sup> Voir entre autres *Contra Gentiles*, IV, ch. 21. *Commentaire de Saint Jean*, XV, n° 2016.

<sup>11</sup> Mt 9, 15 ; Mc 2, 19 ; Lc 5, 34.

<sup>12</sup> Lc 17, 17.

formation du corps de Jésus en elle est miraculeuse, c'est donc la première des maternités, la plus parfaite de toutes. Jésus ressemble à sa Mère comme pas un seul autre enfant n'a ressemblé à sa mère, fait remarquer saint Albert le Grand (qui était à son époque un grand savant, et qui aimait beaucoup la nature). Jésus remercie sa Mère en lui donnant en nourriture son cœur, son corps, *le corps d'un Dieu*. C'est peut-être la délicatesse suprême du cœur de Jésus pour Marie (on reconnaît toujours la délicatesse de quelqu'un à la manière dont il remercie) ; Jésus fait cela en instituant l'Eucharistie et, au terme, il institue le sacerdoce. Le sacerdoce est institué autour de l'Eucharistie, relatif à l'Eucharistie. Et Jean-Paul II, dans une de ses lettres du Jeudi Saint aux prêtres, a précisé que : « la raison du sacerdoce ministériel, c'est l'Eucharistie »<sup>13</sup>. Le prêtre se définit par l'Eucharistie, le sacerdoce est tout entier ordonné à l'Eucharistie et, par l'Eucharistie, au salut de tous les hommes, à la communication de la parole de Dieu — mais toujours par l'Eucharistie.

Cela est capital, tout est là. Jésus n'a jamais ordonné une femme, même pas Marie-Madeleine. Et pourtant, comme elle aurait désiré être avec les apôtres ! Marie de Magdala avait du tempérament, et les femmes qui désirent être prêtres sont peu de chose à côté d'elle. Elle, elle savait réveiller Pierre et lui dire ce qu'elle pensait de lui ! Au pied de la Croix Marie de Magdala n'a pas dû supporter l'absence de Pierre... Elle a aimé Jean, et Jean l'a aimée. Mais elle n'est pas prêtre. Aucune des saintes femmes n'est prêtre. Les trois « Marie » qui se tiennent au pied de la Croix sont fidèles ; il n'y a qu'un prêtre qui soit fidèle — Jean — et il y a trois femmes. C'est curieux. En raison de cette fidélité Jésus aurait pu, au moment de sa Résurrection, dire : « Je me suis trompé, les hommes ne sont pas assez fidèles ; je les ai consacrés prêtres le Jeudi Saint et il n'y a eu que des femmes à la Croix : je me suis trompé, ce sont les femmes qui seront prêtres ». Non. Comme c'est mystérieux, la sagesse de la Croix, et comme c'est grand ! Il faut essayer de comprendre.

Dès le début de l'Eglise les apôtres ont respecté le choix du Christ, et on doit toujours revenir à ce choix de Jésus pour essayer de pénétrer plus avant dans le mystère. Regardons donc les relations de Marie avec Jésus pour comprendre comment Jésus a voulu que son sacerdoce (il est prêtre, roi et prophète — dans l'ancien testament on voit la distinction des trois, mais dans la nouvelle alliance tout est uni dans le sacerdoce de Jésus) soit réservé aux hommes pour ce qui concerne le *ministère*. Mais il n'y a pas que le ministère, l'aspect sacramentel. Comme le dit Thomas d'Aquin le Christ est *fons totius sacerdotii*, il est source de tout sacerdoce<sup>14</sup>. Et la source de tout sacerdoce implique le sacerdoce ministériel et le sacerdoce royal des fidèles. Le prêtre choisi par le Christ pour être celui qui reçoit le sacerdoce ministériel est d'abord (c'est une condition *sine qua non* : il ne recevrait pas le sacerdoce ministériel s'il n'était pas baptisé) et avant tout, par sa grâce qui le lie au Christ, par sa grâce sanctifiante, lié au sacerdoce *royal* du Christ. Et c'est cela qui fait la communion de tous les chrétiens : il sont tous « un » dans la source commune qui est le sacerdoce du Christ : sacerdoce royal, sacerdoce prophétique, sacerdoce de père puisqu'il est celui qui est source de notre vie divine<sup>15</sup>.

N'oublions pas que nous sommes tous en premier lieu (non pas seulement selon un ordre de croissance mais aussi selon un ordre de finalité), par notre grâce sanctifiante, enfants et amis du Christ. Le sacerdoce ministériel, comme tous les sacrements, est pour la croissance de notre grâce sanctifiante. Voilà la finalité. Le prêtre (donc le sacerdoce ministériel) est serviteur du Christ et de l'Eglise ; et par le sacerdoce royal des fidèles nous sommes des enfants, des amis. Le sacerdoce royal des fidèles réclame de tous les chrétiens d'être des amis du Christ, des contemplatifs, des petits enfants ; et le sacerdoce ministériel est porté — je dis bien : *porté* — par ce sacerdoce royal, par ce sacerdoce commun de tous les chrétiens qui remonte au sacerdoce du Christ. Aujourd'hui on n'aime plus beaucoup être serviteur, on aime mieux commander... Or si le sacerdoce ministériel

<sup>13</sup> Cf. *Lettre aux évêques pour le Jeudi Saint 1980*, n° 2. *Message aux prêtres*, Notre-Dame de Paris, 30 mai 1980, n° 3 et 5. Cf. *Somme théol.*, III, q. 65, a. 3, où saint Thomas dit que l'Eucharistie donne la signification profonde du sacerdoce.

<sup>14</sup> *Somme théol.*, III, q. 22, a. 4 et 6 ; voir aussi le *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*.

<sup>15</sup> Nous nous permettons ici de renvoyer à notre étude sur *Le sacerdoce du Christ* (I), in *Bulletin du Cercle Thomiste Saint Nicolas de Caen*, n° 96 (déc. 82), pp. 16-18.

fait du prêtre diocésain et du prêtre religieux un serviteur du Christ et de l'Église, il lui donne aussi une certaine autorité. C'est peut-être là qu'est le point faible, où peut surgir une rivalité, d'autant plus que très souvent on confond *autorité* et *pouvoir*.

A partir de quel moment y a-t-il eu cette confusion entre autorité et pouvoir ? Il faut se le demander. Et pourquoi actuellement tout va-t-il si mal ? A cause de cette confusion sur le plan politique et très souvent, hélas, sur le plan chrétien. La confusion date du XIV<sup>e</sup> siècle, elle vient d'un théologien franciscain (mais il aurait pu être dominicain ! Et un franciscain aurait dû comprendre ce qu'est la pauvreté...). L'autorité, dans l'Église, s'exerce selon un mode de pauvreté, alors que le pouvoir ne peut pas s'exercer selon un mode de pauvreté. Le pouvoir est du côté de la cause efficiente, et l'autorité est du côté de la cause finale. Cela, c'est une distinction de théologiens ; mais cela va très loin, parce que la cause efficiente est mesurée par l'efficacité : un pouvoir, cela se mesure. Pensons au pouvoir du gendarme. Si le gendarme ne pouvait pas donner d'amendes, s'il était là uniquement comme un éducateur maternel — « Je vous rappelle que vous n'avez pas le droit de dépasser la vitesse indiquée. Je ne vous donne pas d'amende car je n'ai aucun pouvoir, mais j'ai une grande autorité » —, personne ne le suivrait, justement parce qu'on n'a plus le sens de l'autorité, on oublie que l'autorité est un service et qu'on *coopère* avec elle en obéissant.

Or le pouvoir a pris une très grande place... il a tout pris. C'est à cause de cela qu'il y a aujourd'hui une jalousie secrète de la part de la femme qui oublie de regarder Marie, alors que Marie est la femme par excellence (en cela elle est avant toutes les autres créatures : Joseph est relatif à Marie, et Jean aussi).

Essayons donc de comprendre le rôle de Marie à la Croix, et le rôle de Jean. Jésus dit à Marie : « Voilà ton fils », et à Jean : « Voilà ta mère »<sup>16</sup>. Pourquoi ? Parce que Marie, à la Croix, est unie à Jésus d'une manière unique. Elle complète, elle achève la Passion du Christ<sup>17</sup> au plus intime de son âme. En effet, grâce à sa foi et à son espérance, elle peut offrir à Dieu son intelligence et sa volonté dans ce qu'elles ont de plus profond. Ce que Jésus, en tant que Fils de Dieu, en tant qu'ayant la plénitude de grâce, ne peut pas réaliser — il est au-delà —, Marie le réalise et vient ainsi compléter, par son conditionnement de petite créature sanctifiée par le Christ, le sacrifice de Jésus. Elle a tout reçu de lui et il veut qu'elle se donne totalement à la Croix pour compléter, achever, le sacrifice de la Croix.

On comprend là comment le sacerdoce royal des fidèles, qui est d'abord propre à Marie puis à tous ceux qui sont ses enfants, donc à tous les chrétiens, achève, étend le sacrifice du Christ (il l'achève en *extension*, car en intensité d'amour le sacrifice du Christ est parfait). Et cela, le sacerdoce ministériel *comme tel* ne le fait pas<sup>18</sup>. Il y a donc quelque chose de plus dans le sacerdoce royal confié à Marie, pour qu'elle en vive d'une manière plénière et puisse ensuite nous donner d'en vivre, puisqu'elle nous est donnée comme Mère. Jésus sait bien que l'homme est un être si complexe qu'il est très facilement distrait, et très facilement se laisse prendre par des choses secondaires, en oubliant les choses principales. C'est pour cela que Jésus a voulu réserver à Marie la fonction éminente du sacerdoce royal qui lui permet de compléter le mystère de l'holocauste.

N'oublions pas que si Jésus est grand prêtre, c'est *en vue d'être victime d'amour*. Le sacerdoce du Christ se finalise dans l'holocauste de la Croix ; c'est l'holocauste de la Croix qui nous montre la finalité profonde du sacerdoce du Christ. En ce prêtre qui est source de tout sacerdoce, et dont le sacerdoce est un sacerdoce d'amour parce que c'est le sacerdoce du Fils bien-aimé, *le prêtre et la victime ne font qu'un*<sup>19</sup> ; voilà pourquoi le sacerdoce du Christ est tout entier ordonné à l'holocauste de la Croix.

---

<sup>16</sup> Jn 19, 26-27.

<sup>17</sup> Cf. Col 1, 24.

<sup>18</sup> Comprendons bien : le prêtre lui aussi, comme chrétien, vit du sacerdoce royal, et donc « achève » le sacrifice du Christ ; mais cela relève de sa grâce sanctifiante, pas de son sacerdoce *ministériel* comme tel.

<sup>19</sup> Voir *Somme théol.*, III, q. 22, a. 2.

Quelle est alors la place de la femme ? La femme est gardienne de l'amour. Dans la vision de Dieu, la femme est, comme mère, celle qui éveille l'enfant à l'amour ; elle est celle qui, comme épouse, attire le cœur de l'homme et l'éveille à aimer ; et elle est celle qui achève. Ce qui est vrai dans l'ordre naturel est encore plus vrai dans l'ordre surnaturel. La femme, dans l'Eglise, doit être au point de départ de toutes les initiatives dans l'ordre de l'amour. Cela à travers le cœur de Jésus, mais en comprenant que ces initiatives doivent avoir leur détermination dans l'intelligence et le cœur de l'homme — le sacerdoce ministériel. Le sacerdoce ministériel est au service de la croissance de l'amour dans le cœur de l'homme et de la femme ; et la femme, réservée au sacerdoce royal, doit permettre l'épanouissement plénier de l'amour du Christ pour l'Eglise — ce qui s'est réalisé parfaitement en Marie et ce qui continue de se réaliser dans le cœur des chrétiennes et de tous les chrétiens. Si on aimait plus Jésus, on comprendrait tout de suite que quand on aime quelqu'un, on éprouve pour lui une « jalousie divine »<sup>20</sup> et on le réserve pour ce pour quoi il est fait en premier lieu. L'homme ne remplacera jamais la femme, et si la femme veut être homme elle tue le cœur de l'homme. Et si la femme ne comprend pas que, du point de vue chrétien, elle est source d'initiatives divines, qu'elle est celle qui achève et complète l'état victimal du Christ (elle est responsable en face de Dieu de sa mission divine, très silencieuse, très pauvre, mais d'une pauvreté divine qui lui donne la plus grande richesse puisque, avec Marie, elle est mère de Jésus et mère de l'Eglise), si elle abandonne son rôle propre, Jésus ne peut plus réaliser pleinement en elle ce qu'il attend d'elle. Et c'est le sacerdoce ministériel lui-même qui en portera les conséquences, parce que le prêtre a besoin (d'une manière impérative) de comprendre que l'autorité, le pouvoir instrumental que Jésus lui a donné, il doit s'en servir divinement et non pas humainement. Or, pour s'en servir divinement, il doit comprendre que cette autorité, ce pouvoir instrumental, est tout entier ordonné à la sainteté de l'Eglise, qu'il est donc tout entier ordonné à l'holocauste de la Croix où le Christ est victime d'amour et où nous sommes avec lui victime d'amour. Et Jésus a voulu que nous comprenions cela d'une manière unique à travers le cœur de Marie, à travers le cœur de toutes les mères, à travers le cœur de toutes les vierges consacrées, à travers le cœur de toutes les contemplatives et contemplatifs.

**N.B. :** Mentionnons l'article du Père Henri Legrand, o.p. *Traditio perpetuo servata ? La non-ordination des femmes : tradition ou simple fait historique ?* (in : *Rituels*. Mélanges Père Pierre-Marie Guy, o.p. Institut Catholique de Paris. Ed. du Cerf).

Le Père H. Legrand reconnaît l'importance de la *Déclaration sur la question de l'ordination des femmes au sacerdoce ministériel*, émanant de la Congrégation pour la doctrine de la foi. C'est bien le premier document aussi explicite sur la position de l'Eglise catholique à ce sujet. Le Père Legrand, tout en reconnaissant la valeur et la pondération de ce document, cherche à montrer que ce n'est pas aussi simple car la norme sur laquelle repose toute l'argumentation théologique de ce document n'est pas aussi certaine qu'on le pense, puisqu'il est difficile d'identifier *Histoire de l'Eglise* et *Tradition*. Or, précisément, pour le Père Legrand, la non-ordination des femmes dans l'Eglise, qui peut se constater depuis l'origine jusqu'à nos jours, relève plus de l'Histoire de l'Eglise que de la Tradition. C'est un fait historique.

Pour le Père H. L., si on regarde attentivement les conditions du mystère du sacerdoce ministériel, rien n'empêche que les femmes puissent recevoir ce sacrement — et pour le montrer il développe une argumentation

---

<sup>20</sup> 2 Co 11, 2.

théologique très subtile, qui conclut que si la femme était ordonnée, elle agirait alors en célébrant l'Eucharistie *in persona Christi*, et « une telle action ne serait pas une innovation pour la théologie catholique ».

J'avoue n'être pas convaincu par cette argumentation théologique très subtile. N'y a-t-il pas un certain glissement univoque qui ramène progressivement le *in persona Christi* au *in persona Ecclesiae*, et aussi le *in persona Christi* du sacerdoce ministériel au *in persona Christi* du ministre du baptême ou du mariage ? Car le *in persona Christi* du sacerdoce ministériel est tout à fait particulier et ne peut se ramener à celui du baptême ! Et si le *in persona Ecclesiae* est une condition nécessaire pour exercer le sacerdoce ministériel, il n'est pas ce qui spécifie le *in persona Christi* du prêtre exerçant son ministère eucharistique. Enfin, cette attitude universelle de l'Eglise catholique à l'égard de la non-ordination des femmes me semble plus qu'un simple fait historique, il y a une *intention* précise de l'Eglise qui s'enracine dans une Tradition vivante.